

Le Bourguiba qu'on doit connaître

On a souvent comparé, toutes proportions gardées, le Tunisien Habib Bourguiba au dirigeant turc révolutionnaire Kemal Atatürk, qui a mis fin au califat ottoman cher au Président actuel de la Turquie. La comparaison s'est imposée surtout à l'évocation des actions respectives des deux leaders en faveur des femmes de leurs pays, le droit de vote pour Atatürk, l'interdiction de la polygamie pour Bourguiba. Toutefois, la postérité, incarnée par les nouveaux pouvoirs, ne réserve pas un traitement identique à l'un et à l'autre des deux hommes ayant le plus pesé sur les destinées de leurs peuples. Si la citadelle laïque érigée par Atatürk menace de s'effondrer sous les coups de boutoir de l'intégriste Erdogan, la Tunisie appelle Bourguiba à la rescousse. Le Président décrié, honni, par une partie de la classe politique tunisienne, dont Ennahda à géométrie variable, est en regain inattendu de popularité en Tunisie, et en dehors. Bourguiba avait été accusé, en 1967, de félonie, par ses voisins maghrébins et arabes, pour avoir prôné la paix avec Israël, sur la base du retour aux frontières d'avant le 6 juin 1967. Les Algériens, dirigeants et peuple pour une fois réunis, n'avaient pas été les moins bruyants à dénoncer «l'appel à la capitulation». D'où une certaine méfiance jamais totalement dissipée entre deux hommes aussi suspicieux, l'un envers l'autre, qu'autoritaires.

On raconte d'ailleurs que Boumediène avait dépêché un émissaire auprès d'un Bourguiba alité, et semblant négocier un nouveau répit avec la mort, pour s'inquiéter de son état, ce qui est normal. Seulement, juste après avoir reçu l'envoyé spécial algérien, alors qu'il s'apprêtait à partir, Bourguiba lui lança la flèche du Parthe : «Dis à Boumediène que

c'est moi qui vais l'enterrer.» Qu'elle soit authentique ou inspirée par la chronologie des événements, l'anecdote n'en illustre pas moins la complexité des relations entre les deux pays aussi frères que voisins. Bourguiba et Boumediène sont morts, et s'ils sont quelque part ensemble, ils ne doivent pas éprouver les mêmes sentiments: l'un jubile de voir les Tunisiennes défendre leurs acquis, alors que les Algériennes se résignent lentement à l'idée d'être un jour coépouses dans un de ces «foyers heureux», décrits par une de nos comédiennes. L'autre doit enrager de voir les musulmans de son pays s'empiffrer sans retenue et revendiquer aussi une place au paradis, puisqu'il n'y a aucune interdiction formelle des comptes bancaires off-shores. Boumediène le maximaliste regarde, la mine sombre, un peuple palestinien plus souvent agressé qu'agresseur, revoir à la baisse ses espérances et ses ambitions. Il observe, sans espoir de revanche, les guerres interreligieuses rythmer la vie des nations de l'Islam.

Bourguiba, lui, doit ricaner de là-haut en regardant sur la carte de la région le futur État palestinien, qui ne ressemble même plus à un gruyère, les implantations israéliennes dévorant tout le fromage. Quant à la popularité, il n'y a vraiment pas de quoi exulter de ce côté-ci de la frontière : la nostalgie «boumediéniste» s'échine en vain à se mettre au diapason de la fièvre «bourguibiste». Pour le 16^e anniversaire de la mort (6 avril 2000) du «Combattant suprême», deux éditeurs tunisiens ont pris l'initiative de rééditer un recueil de ses conférences, en arabe et en français. L'écrivain tunisien Hassouna Mosbahi en fait une lecture originale, qui nous donne à découvrir ou redécouvrir une facette intéressante de

l'itinéraire personnel de Bourguiba. D'abord l'enfance de Bourguiba et son attachement pour sa mère décédée alors qu'il était encore enfant, et dont le souvenir amer influencera sa politique envers les femmes. Il est d'abord le benjamin d'une famille de huit enfants, et il est né alors que sa mère arrivait à la quarantaine et s'efforçait, un peu honteuse, de cacher sa grossesse à son entourage. La maman mourra d'ailleurs, alors qu'elle n'avait pas encore atteint la cinquantaine et que son plus jeune fils avait à peine dix ans.

Néanmoins, elle aura eu le bonheur de voir son petit dernier réussir à son examen de certificat de fin d'études, à Tunis où il était à la charge de son frère aîné, infirmier. Sa famille pauvre et trop nombreuse ne pouvait subvenir à ses besoins et à ses frais de scolarité, et c'est l'aîné qui l'accompagnera durant toute sa scolarité jusqu'à l'obtention du bac, avec la mention «Très bien». Concernant le destin de sa maman, il affirmera plus tard que ce sont les nombreuses maternités, ainsi que la dureté des tâches ménagères quotidiennes qui l'ont tuée prématurément. Il arrivera même à Bourguiba, alors qu'il était Président, d'éclater en sanglots publiquement à l'évocation de la figure maternelle, trop tôt disparue. Quant à son apprentissage politique, il l'évoque par deux événements distincts : une première fois, en 1911, lors d'une manifestation patriotique à Tunis sauvagement réprimée. L'année 1917 est aussi marquante pour Bourguiba avec la disparition du penseur Bachir Safar, créateur de la «Khaldounia». Cet institut au rayonnement et à l'influence considérables marque un tournant dans l'enseignement de l'histoire, à la Zitouna, consacré jusque-là exclusivement à la théologie et aux grandes dates de l'Islam.



Par Ahmed Halli
halliahmed@hotmail.com

On apprend également que Bourguiba adorait les poètes de la période antéislamique autant que les grands noms de la poésie française, dont il aimait à déclamer les vers, dans les occasions officielles. Après le bac, le frère aîné et mentor de Bourguiba lui suggère d'aller poursuivre ses études à l'Université d'Alger, mais il choisit d'aller à Paris, au cœur du système colonialiste qu'il veut combattre. Tel était ce grand homme tunisien que nous avons méconnu et souvent injurié, parce qu'il ne ressemblait pas à l'image de l'homme d'État que nous voulions. Que ce soit sur le plan de l'éducation ou du statut de la femme dans nos pays, il était en avance sur son temps, et nous nous acharnons toujours à nous éloigner davantage de lui... à reculons.

A. H.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Même à l'ignoble, il y a des limites, camarade !

Inondations monstres à Paris, la capitale française. Le FLN exprime son entière solidarité à...

... son SG !

C'est à travers l'appel au limogeage immédiat de Nouria Benghebrit lancé par Mokri, émir du parti intégriste Hamas, qu'il faut lire l'impossibilité, en l'état, dans cette configuration-là, d'un pôle d'opposition crédible face au fauteuil. Comment un démocrate qui a essuyé le feu de l'islamisme armé et de son... bras politique, qui a été «invité» à goûter aux «délices» de l'humidité des geôles du régime peut encore aller écouter le clapotis des vagues en conclave à Zeralda, en compagnie d'un tel «appeleur» à la décapitation de la «meilleure ministre de l'Éducation depuis Mostefa Lacheraf», pour emprunter une image mise en vogue par Saâdani ? Vouloir coûte que coûte le départ de Abdekka est-il à ce point programmatique, constitue-t-il la seule proposition de sauvetage de l'Algérie que pour y arriver, on acceptât jusqu'à s'asseoir et à faire table commune avec une bande d'empastillés à qui il ne déplairait pas de voir Benghebrit traînée de place en place de nos villes et villages, le crâne rasé, une corde au cou et une étoile jaune épinglée sur la poitrine ? On ne peut pas tout le temps et toujours faire semblant de ne pas voir la lueur malsaine des liquidateurs à peine dissimulée au fond de leurs prunelles lors des réunions de coordination, de feindre d'igno-

rer la nature exacte des pasdarans si peu grimés que l'on présente pourtant comme des «partenaires de l'action du changement». Demandez aux camarades communistes iraniens ce qu'il est advenu de leur incestueux compagnonnage avec Khomeiny, le vieil ayatollah de Neauphle-le-Château. Pour ceux qui y ont survécu, ils vous répondront avec leurs chairs meurtries ! Pour le reste, les grues de chantier ne parlent pas ! Il est terrible pour les républicains et pour ceux qui se proclament d'un projet moderniste pour l'Algérie de maintenir aujourd'hui la tournée de cette troupe de vaudeville. Prêcher la modernité sur le cadavre de cette ministre-là, c'est comme de vouloir relancer le tourisme en Algérie en confiant les clés du secteur à un islamiste. Ah ! Oui ! Zut ! C'est déjà fait ! En vérité, tout combat pour les lumières doit quelque part – me semble-t-il – s'immuniser contre une incongruité majeure : on ne monte pas aux barricades pour ce genre d'objectifs en compagnie des fossoyeurs patentés des lumières. Juste ça ! On ne peut pas vouloir l'Algérie moderne, démocratique et républicaine en donnant la main et le reste aux barbus. Mon souhait ardent de changer le système, de voir le fauteuil poussé vers la sortie de l'Histoire ne m'obligera cependant jamais à embrasser Mokri, jusqu'à y mettre la langue. Y a des limites, même à l'ignoble, camarade ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.